

L'Echo du Sikkim : missionnaires suisses dans l'Himalaya : de la conquête à l'aide humanitaire (1937-1970)

Autor(en): **Guex, Fanny**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **65 (2015)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-583909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*L'Echo du Sikkim. Missionnaires suisses dans l'Himalaya. De la conquête à l'aide humanitaire (1937–1970)*¹

Fanny Guex

En décembre 1934, deux chanoines de l'abbaye de Saint-Maurice (Valais, Suisse) mettent le pied à Kalimpong, au Nord-Est de l'Inde, dans la «Mission du Sikkim». Ils sont envoyés par l'abbé de Saint-Maurice pour assister les pères des Missions Etrangères de Paris,² qu'ils remplacent intégralement dès 1937. Bientôt rejoints par d'autres compatriotes, ils établissent une importante communauté catholique sur les pentes de l'Himalaya dans la subdivision de Kalimpong, non loin de Darjeeling. Cette région devient «la terre d'élection» des missionnaires de Saint-Maurice.

Serré entre le Népal et le Bhoutan, le Sikkim éveille l'image d'une cheminée qui s'ouvre de l'Inde sur le Tibet: un pays comme la Suisse, qui sert de trait d'union ou de tampon à ceux d'alentour qui veulent se rencontrer sans se toucher.³

C'est dans cette région de collines au climat tempéré entourée des plus hauts sommets du monde, faisant penser à la Suisse, que seize missionnaires, principalement romands, vont œuvrer pour donner naissance à une église catholique en face des monastères bouddhistes et des temples hindous. Ces hommes passent quinze, trente, parfois cinquante ans en Inde. Ils apprennent le népali et d'autres langues

- 1 Cet article a été rédigé dans le cadre d'une thèse de doctorat en cours, au sein du projet de recherche du Fonds national suisse «Voyages, missions, traductions: les mécanismes des rencontres entre l'Inde et la Suisse (1870–1970)». Ce projet FNS est dirigé par la Prof. Maya Burger (Université de Lausanne) et la Prof. Angelika Malinar (Université de Zurich). Je tiens à remercier Philippe Bornet, Prof. Maya Burger, Yuri Faenza et Prof. Michael Stausberg pour leur lecture attentive et leurs conseils.
- 2 Fondée canoniquement le 10 novembre 1882 par le révérend père Desgodins, la «mission du Sikkim» des Missions Etrangères de Paris, alors dénommée la «mission du Tibet», était en réalité établie à la frontière sud de ce petit royaume longtemps interdit aux étrangers. Les missionnaires suisses prennent le relai des pères des Missions Etrangères de Paris et s'installent dans la région jusqu'en 1996.
- 3 Propos de Mgr Gianora, préfet apostolique, in: *L'Echo du Sikkim. Bulletin missionnaire de l'abbaye de St-Maurice, Saint-Maurice, Abbaye de Saint-Maurice* (Jan. 1938), p. 1. Dès l'origine, le parallèle entre le Sikkim et la Suisse est établi, non seulement par Saint-Maurice, mais également par le représentant du souverain pontife aux Indes, Mgr Léon-Pierre Kierkel, qui confie les confins de l'Himalaya à des religieux habitués «aux terrains escarpés des Alpes et à l'esprit montagnard». Message manuscrit de Bangalore, daté du 21 novembre 1935, reproduit dans: *L'Echo du Sikkim* (Déc. 1937), p. 19.

locales comme le lepcha.⁴ Ils s'immergent dans la culture et s'intègrent petit à petit à la population. Trois d'entre eux obtiennent la nationalité indienne au moment de l'indépendance de l'Inde. Plusieurs meurent sur place et y sont enterrés. La fin de la présence missionnaire suisse en Inde est marquée par le départ en 1996 du père Edouard Gressot qui rentre à l'abbaye de Saint-Maurice où il retrouve le père Jean-Bernard Simon-Vermot⁵ qui avait séjourné une quinzaine d'années dans la mission. Ces deux hommes sont les derniers témoins et acteurs vivants de cet épisode helvétique des missions catholiques. En Inde, la mémoire des *Swiss Fathers* – ainsi nommés par les habitants des environs de Kalimpong – demeure encore vive et les traces de leur passage sont toujours bien visibles. L'actuel archevêque de Kolkata (Calcutta) insiste sur l'héritage suisse de l'Eglise catholique du Nord-Est de l'Inde,⁶ qui a permis de créer une puissante communauté chrétienne dans la circonscription. Pourtant, cette mission, établie dans une région périphérique du sous-continent indien, n'a jamais fait l'objet d'une étude académique approfondie.⁷

A l'heure où l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune fête ses 1500 ans d'existence, il y a là une histoire à écrire, une histoire locale qui cependant connecte l'Inde et la Suisse, et qui met en lumière des mécanismes historiques plus larges. Pour écrire ce chapitre, nous disposons des archives de l'abbaye de Saint-Maurice et surtout de la littérature produite par la mission elle-même. En effet, la présence des chanoines suisses en Inde donne naissance à un bulletin missionnaire, *L'Echo du Sikkim*, destiné au public suisse romand et publié dès 1937 à Saint-Maurice.⁸ Un total de cinq volumes, plus de deux cents bulletins faisant le récit de la mission pendant quarante-neuf ans. Chaque bulletin est composé de trois ou quatre articles donnant largement la parole aux missionnaires. On y lit les récits de leurs voyages et des extraits de lettres racontant leurs activités, des descriptions climatiques, sociologiques ou ethnologiques sur l'Inde, le Tibet et le Sikkim. Les articles sont encadrés par un éditorial, rédigé par les éditeurs à Saint-Maurice, et en fin de bulletin par la liste des donateurs. Ces bulletins sont donc le fruit d'une

4 Pour plus d'informations sur la région du Sikkim, ses cultures et ses populations voir: Anna Balikci-Denjongpa and Alex Mackay (eds.), *Buddhist Himalaya: Studies in Religion, History and Culture*, Gangtok, Namgyal Institute of Tibetology, 2011.

5 Le père Edouard Gressot, né en 1922 à Porrentruy, et le père Jean-Bernard Simon-Vermot, né en 1923 dans le Jura, se trouvent toujours à l'abbaye de Saint-Maurice.

6 Information transmise lors d'un entretien avec l'archevêque de Kolkata, Mgr Thomas D'Souza, le 8 novembre 2013. Originaire du sud de l'Inde, Mgr D'Souza arrive en 1966 pour étudier au collège-internat de Darjeeling. Il côtoie les *Swiss Fathers* dès son enfance pendant les vacances d'hiver à Kalimpong, au climat moins rude que Darjeeling. Puis en 1978, une fois sa prêtrise obtenue, il occupe la charge de principal du collège Saint-Augustin de Kalimpong, fondé par les chanoines, et travaille en étroite collaboration avec le père Gressot.

7 Je mentionne ici la récente publication d'un ouvrage de référence sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Maurice qui contient un chapitre rédigé par Stéphanie Roulin sur l'histoire de l'abbaye aux XIX^e et XX^e siècles. Trois pages sont consacrées à l'épisode de la mission du Sikkim qui évoquent le passage de l'évangélisation à la coopération. L'auteure n'a toutefois pas travaillé sur *L'Echo du Sikkim*, source principale du présent article. Voir: Stéphanie Roulin, L'époque contemporaine (de 1870 à Vatican II), in: B. Andenmatten, L. Ripart et P.-A. Mariaux (éds), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune 515–2015*, Gollion 2015, pp. 409–445.

8 *L'Echo du Sikkim*. Bulletin missionnaire de l'abbaye de St-Maurice, Saint-Maurice, Abbaye de Saint-Maurice, 1937–1986.

collaboration entre les missionnaires en Inde et les chanoines-éditeurs en Suisse. Le bulletin, tiré à environ 1000 exemplaires, était distribué sur abonnement uniquement ou rendu consultable dans certaines paroisses. La répartition des dons indique que les lecteurs sont principalement suisses romands. Les dons proviennent en grande partie des réseaux d'anciens élèves du Collège de Saint-Maurice, ainsi que des familles et amis des missionnaires.⁹ Le lectorat est donc limité aux catholiques et aux connaissances des chanoines et missionnaires de Saint-Maurice.

Cette publication est le point d'entrée pour cette étude. Lire l'histoire de la mission à partir de *L'Echo du Sikkim*, c'est analyser la manière dont celle-ci se présente aux yeux du monde. A travers l'exemple inédit de cette mission, le présent article entend mettre en lumière les processus de transformation du discours et des pratiques missionnaires à un moment clé de l'histoire du XX^e siècle.

Entre 1937 et 1970, le discours et les pratiques missionnaires se métamorphosent. *L'Echo du Sikkim* se fait le miroir d'événements historiques qui conduisent les missionnaires et, plus largement l'Eglise catholique, à modifier son rapport aux mondes non chrétiens. Dans les premiers temps de la mission (1934–1947), l'objectif est de convertir le plus grand nombre d'Indiens. Au tournant de la Seconde Guerre mondiale, les décolonisations et la crise identitaire vécue tant par l'Eglise catholique que par les sociétés européennes viennent bousculer les missionnaires, l'abbaye de Saint-Maurice, et plus largement le regard porté sur l'altérité religieuse par l'Eglise catholique. On assiste à un changement de paradigme.¹⁰ En nous appuyant sur les textes et les illustrations de *L'Echo du Sikkim*, nous nous intéresserons donc au glissement d'un discours d'abord orienté vers le nombre de conversions à un discours de l'aide au développement, une transformation caractérisée par quelques moments clés qui se produisent à travers deux continents et créent une histoire connectée ou entremêlée. Le but de cet article est de sortir de l'ombre un pan d'histoire ignorée et d'exposer les transformations de la mission et du rapport à l'altérité extra-européenne qui se développent dans l'interaction entre des acteurs suisses et indiens. Premièrement, nous nous arrêterons sur la période 1937–1947 afin de mettre en évidence le discours de propagande véhiculé par *L'Echo du Sikkim*, observable à travers des récits sur les méthodes de conversion. Ensuite, nous nous intéresserons à l'impact de l'indépendance de l'Inde et les transformations institutionnelles que ce passage implique pour la mission. Enfin, nous observerons la mise en place d'un discours humanitaire et de nouvelles stratégies de présentation de la mission tant auprès du public indien que suisse.

9 Cette information, transmise par le père Amoos, ancien administrateur de la mission, concorde avec les listes mentionnant le nom et le lieu d'habitation des donateurs et les propos de *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1943), p. 2: «C'est parmi nos anciens élèves du Collège de St-Maurice que nous comptons nos plus fidèles amis. Fréquemment ils nous font part de leurs sentiments à l'égard de la Mission du Sikkim et lui viennent en aide généreusement».

10 Ce changement de paradigme a été relevé par les acteurs mêmes de cette transformation, comme nous le verrons avec l'article du père Rey, un des missionnaires de Saint-Maurice: *L'aide suisse aux pays sous-développés*, in: *L'Echo du Sikkim* 2 (1968), pp. 6–8. Voir également l'ouvrage de Maurice Cheza, Monique Costermans et Jean Pirotte (éds), *Nouvelles voies de la mission 1950–1980: actes de la session conjointe du CREDIC (XVIII^e session) et du Centre Vincent Lebbe, Gentinnes 1997, Lyon, Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme, 1999.*

1937–1947 – Un discours de propagande

L'Echo du Sikkim retrace cinquante années et donne à voir des événements clés du XX^e siècle, une période de transformation à plusieurs égards. Ce magazine servait de pont entre deux continents, nous informant tant sur l'activité missionnaire, la vie en Inde que sur les attentes du lectorat catholique et la réception de la mission en Suisse. A la fois l'écho de la vie des missionnaires suisses sur une terre lointaine et celui «de la vie d'un peuple encore plongé dans les ténèbres de l'erreur et de la superstition», *L'Echo du Sikkim* se fait le «[t]rait d'union entre la vaillante escouade de nos défricheurs des Indes et leurs nombreux amis d'Europe». ¹¹ En 1939, Bernard Burquier, abbé de Saint-Maurice, explique la création de *L'Echo du Sikkim* à la demande des parents, amis et connaissances des missionnaires. ¹² L'objectif derrière cette publication est double: donner des informations aux parents et amis, satisfaire leur curiosité autant que les rassurer, et exposer au public les œuvres et réussites des missionnaires qu'il sponsorise. En effet, le financement de la mission provenait principalement de dons venant de Suisse. Cette littérature, qui a pour tâches d'informer, d'édifier et de mobiliser les catholiques européens afin de financer l'effort missionnaire, connaît un fort succès dès le siècle des Lumières. ¹³ L'historien Claude Prudhomme situe l'âge d'or de la littérature de propagande missionnaire dans les années 1930, moment où débute l'impression de *L'Echo du Sikkim*. ¹⁴ La spécificité de cette littérature demeure, à travers les époques, un discours qui engage le lecteur en le «prenant par les émotions» pour susciter sa générosité. En effet, *L'Echo du Sikkim* est parcouru de nombreux appels à l'aide lancés par les éditeurs ou par les missionnaires eux-mêmes. Ainsi, le père Auguste Schyrr, ¹⁵ en charge de l'orphelinat de la mission, laisse entendre la difficulté de son œuvre et ses besoins financiers:

Vivre parmi des populations dont tous les goûts froissent les vôtres; rester, quoi qu'on fasse, un étranger à leurs yeux, peiner des mois et des mois, voire des années, pour n'arriver qu'à balbutier leur langue, faisant des efforts constants pour se mettre à leur niveau; manger une nourriture inaccoutumée, coucher parfois à même le sol ou sur un lit de planches; être constamment à la merci d'un peuple dont vos fatigues et vos malaises sont le moindre des soucis: c'est une souffrance, mais ce n'est pas le tourment suprême. Etre piqué par les moustiques, chassé par les puces et les punaises, ne pas pouvoir sortir sans être dévoré par les sangsues: c'est une souffrance, mais ce n'est pas le tourment suprême. [...] Quelle est donc cette souffrance, me direz-vous? Cette torture suprême qu'éprouve le missionnaire [...] Lorsque monte autour de vous la clameur déchirante des enfants qui vous demandent à manger, c'est

11 *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1947), p. 1.

12 Aux bienfaiteurs de la Mission du Sikkim, in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Mars 1939), p. 1.

13 Il existe de nombreux exemples de revues missionnaires, par exemple la fameuse entreprise éditoriale des jésuites au XVIII^e siècle *Les Lettres édifiantes et curieuses*. Ces périodiques permettaient de récolter des fonds et, en faisant circuler images et récits sur l'ailleurs, ils mettaient en contact le public avec les mondes extra-européens. Voir entre autre: Sylvia Murr, *Les Jésuites et l'Inde au XVIII^e siècle. Praxis, utopie et préanthropologie*, in: *Revue de l'Université d'Ottawa*, 56/n°1 (1986), pp. 9–27.

14 Claude Prudhomme, *De l'aide aux missions à l'action pour le tiers monde: quelle continuité?*, in: *Le Mouvement social* 177 (Oct.–Déc. 1996), pp. 13–14.

15 Le père Schyrr était un chanoine originaire de Vevey (1905–1974).

de vous fermer les oreilles pour ne rien entendre; qui vous réclament de l'aide surnaturelle et matérielle, et de les informer que vous ne pouvez rien faire pour eux. Oh! le tourment douloureux de l'impuissance en pays de mission!¹⁶

Le père Schyrr dresse un portrait bien sombre du quotidien en «pays de mission», accentuant les sacrifices des missionnaires. Quelques pages plus loin, l'éditeur a soin de mentionner au lecteur comment il peut aider le père Schyrr et ses malheureux orphelins. Cet exemple fait directement appel à la sentimentalité du lecteur que l'on tente d'apitoyer. En jouant sur le pathos de la situation et en se mettant personnellement en scène, on sensibilise le lecteur aux besoins de la mission. Cette technique ressemble fortement à celle pratiquée de nos jours par les organisations non gouvernementales et les organisations humanitaires. Les missionnaires, par la longue durée de leur séjour à l'étranger et par l'objectif de l'évangélisation, d'une action durable pour le salut des hommes, donnent une coloration particulière à leurs textes et cherchent à tisser un lien privilégié avec les lecteurs. La presse missionnaire se démarque des revues de voyage, des récits d'écrivains-voyageurs ou de journalistes, qui prolifèrent à l'époque coloniale, par l'implication des missionnaires dans la durée, tant auprès du public que des peuples décrits. Ils donnent à voir la réalité indienne et cherchent à faire disparaître les distances avec les lecteurs. A cette fin, la photographie devient un atout réel. Dans *L'Echo du Sikkim*, d'apparence modeste au début, l'aspect visuel joue rapidement un rôle primordial. Il s'agit de restituer une image fidèle de la mission au public suisse. Cela se manifeste par l'omniprésence des images dans la revue: cartes, photographies, gravures et reproductions de peintures (Fig. 1 et 2).

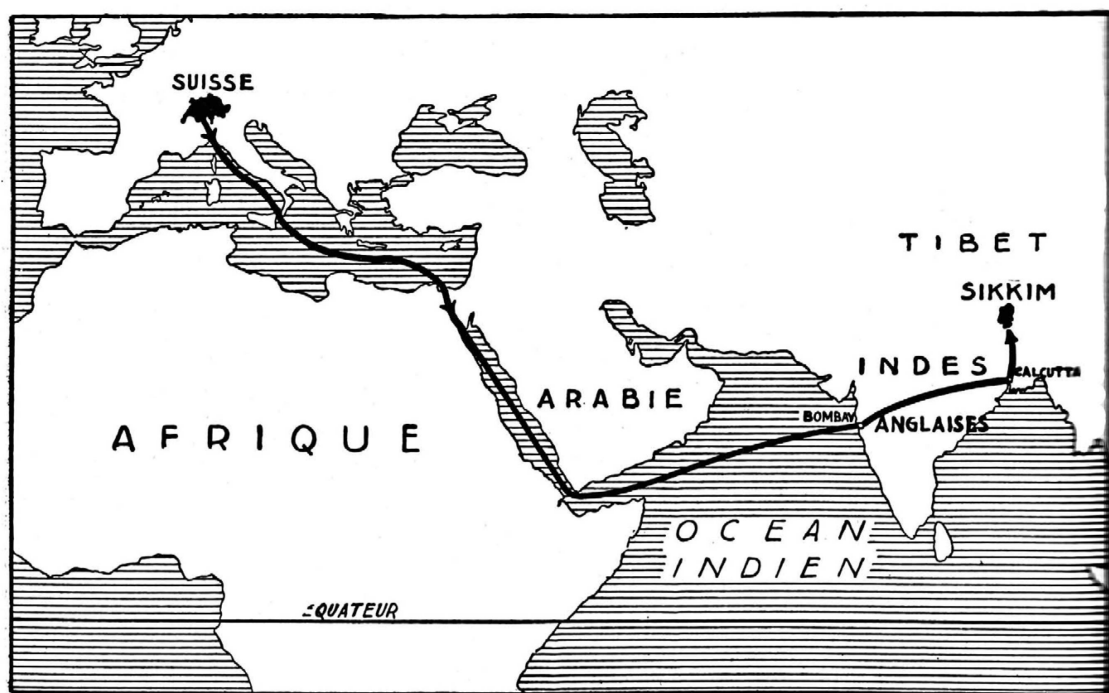


Figure 1. Carte du trajet entre la Suisse et l'Inde, in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Mars 1939), p. 11.

16 Le père Schyrr, *Un cri d'alarme*, in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1940), p. 5.



Figure 2. Photographie du père Rey avec un catéchumène, in: *L'Echo du Sikkim* (Sept.–Oct. 1950), p. 46.

Ces photographies donnent à voir les populations, des scènes de vie quotidienne, les habitations et les temples locaux, la beauté des paysages ainsi que les missionnaires dans leurs activités.¹⁷ Les récits se combinent avec les représentations visuelles pour dresser un tableau de la mission destiné au public suisse. Dans les premiers temps de la mission, ce tableau fait ressortir l'urgence de convertir le plus grand nombre de «païens».

Une logique de conquête des âmes

Lorsque les missionnaires de Saint-Maurice se voient confier la préfecture apostolique du Sikkim à la suite des prêtres français, cette région «est un des 11 pays de mission où la moyenne de conversion est la plus basse par prêtre».¹⁸ La population catholique ne dépasse pas le millier. L'objectif premier est donc d'ordre quantitatif: il faut augmenter le nombre de catholiques dans ces collines. Cela se manifeste par la régularité avec laquelle les éditeurs de *L'Echo du Sikkim* présentent des chiffres et des statistiques sur la mission et le progrès des conver-

17 Prises par les missionnaires et développées en Inde, ces photographies sont ensuite envoyées à Saint-Maurice pour être utilisées par les éditeurs.

18 Citation du *Guide des Missions Catholiques de la Propagande* de 1936 par Mgr Gianora, préfet apostolique dans sa lettre «Ceux qu'il faut amener au Christ» faisant office d'éditorial de *L'Echo du Sikkim* de janvier 1938, p. 3.

sions. Au début de l'année 1939, on apprend que la population du royaume du Sikkim et de la subdivision de Kalimpong, la suscription de la mission des chanoines, comprend 178 000 habitants, dont 175 000 sont «païens». On indique aussi que les catholiques étaient 969 en juin 1937 et 1106 en juin 1938. En 1948, les chiffres donnés, teintés d'un vocabulaire marqué par les stéréotypes de l'époque, concernent l'ensemble de l'Asie: «sur 900 millions de Jaunes, environ 8 millions sont catholiques».¹⁹ A travers ces chiffres se dessinent deux catégories, celle de «catholiques» qui s'oppose à celle de «païens» ou de «jaunes».²⁰ La démarche missionnaire obéit par conséquent à une logique d'expansion numérique. Pour «gonfler les chiffres», il s'agit de «planter l'Eglise». Le vocabulaire est celui de la conquête et se retrouve même dans les images. La couverture de *L'Echo du Sikkim* illustre clairement la stratégie éditoriale adoptée par la mission du Sikkim. Elle présente l'image en noir et blanc du globe terrestre montrant l'Inde, la Chine et la chaîne himalayenne où une grande croix indique la mission du Sikkim (Fig. 3): une croix tel le drapeau planté par les explorateurs.



Figure 3. Couverture de *L'Echo du Sikkim* de 1937 à 1970.

19 *L'Echo du Sikkim* (Jan.-Fév. 1948), p. 6.

20 Ces statistiques ne tiennent pas compte des autres dénominations chrétiennes pourtant présentes dans la région de Kalimpong.

Cette image est le symbole fort de cette logique d'implantation, proche des représentations coloniales. Pour les premiers missionnaires arrivés au Sikkim, nés au début du XX^e, «hors de l'Eglise, pas de salut». Les récits mettent en avant l'urgence de l'annonce de l'Evangile parmi les «païens», qui entraîne un acharnement à baptiser. Ils mettent en scène mille moyens pour administrer le sacrement aux nouveau-nés ou pour sauver l'âme des mourants. On voit les missionnaires lutter contre les superstitions et le diable supposé présent dans les cultes indigènes. Mgr Gianora rapporte que le 1^{er} août 1944, les Indiens fêtent la «fin de l'ère des pécheurs et [le commencement de] l'ère de la vérité et de la justice», ce qu'il décrit de la manière suivante:

Des sadhus, des lamas, des brahmes parcourent le pays prêchant la fin du monde et inspirant la terreur aux pauvres habitants qui ne savent que penser. Il faut voir les visages épouvantés des gens que l'on rencontre au bazar et dans les rues! Tout le monde ne parle que de ruines et de cataclysmes! [...] Ce jour passera comme les autres et il est à craindre que les pharisiens du pays fassent croire aux gens que leurs prières et leurs «pujas» ont écarté les catastrophes! [...] Tout cela contribue encore à ancrer toujours davantage dans ces esprits simples et superstitieux les croyances malsaines d'une religion de peur, qui les retient cloués à leurs pratiques idolâtriques et augmente leurs préjugés contre la vraie foi. On a du mal à croire que l'homme soit capable d'en arriver là, et que le diable ait pu tant obnubiler leur esprit et exercer un tel ascendant sur des millions d'êtres raisonnables. Tout cet enchevêtrement de croyances absurdes est notre plus formidable ennemi; c'est cela qui empêche la vérité de pénétrer dans les esprits qui en sont la victime. Pauvre Inde!²¹

Cet exemple compare les représentants des autres religions à des pharisiens, évoque les superstitions, l'idolâtrie et le diable, et présente le catholicisme comme étant «la vérité» ou la «vraie foi». C'est le discours dominant dans *L'Echo du Sikkim* jusqu'en 1947. C'est l'image qu'on présente au lectorat suisse. Or la situation dans l'Himalaya n'est pas si lisse et les missionnaires catholiques doivent entamer des négociations. Notons qu'ils ne se trouvent pas en position de force en Inde. Face à eux se dressent deux traditions religieuses indiennes solidement ancrées: l'hindouisme et le bouddhisme. Le contexte ne leur est donc pas des plus favorables, même sous la domination britannique. Leur principale difficulté était d'accéder à une population «hermétique à la parole chrétienne». De là naît la nécessité de trouver des techniques d'approche.

21 *L'Echo du Sikkim* (Jan.-Fév. 1944), p. 5. Autre exemple de discours sur la religion des Lepchas, qui sont des populations indigènes du Népal, du Bhoutan et de l'est du Bengale occidental qui pratiquent le bouddhisme tibétain: «L'art du sorcier consiste surtout à savoir commenter les désirs du diable. «Il faut, dira-t-il, une douzaine d'œufs et un régime de banane». Aussitôt, œufs et bananes sont apportés. Pauvres Hindous, pauvres païens! Combien se sont ruinés pour accomplir les oracles du devin! Le sorcier a parlé, il faut s'exécuter, sinon les pires malheurs fondront sur la famille. Voilà toute leur religion: la crainte et la terreur.» Article du père Schyrr, *Chez le sorcier*, in: *L'Echo du Sikkim* (Mai-Juin 1938), p. 32.

Méthodes de conversion

Les sources indiquent plusieurs stratégies pour entrer en contact avec les populations et faire passer le message chrétien malgré les obstacles engendrés par la forte représentation hindoue et bouddhiste. Premièrement, on note la création de paroisses et une occupation de l'espace qui se révèle un moyen efficace pour implanter la présence catholique dans la région. Toutes les sept heures de marche environ naissent des postes où l'on trouve un prêtre/missionnaire, une école et, en collaboration avec les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny,²² l'accès à un dispensaire ou à des soins médicaux. Ils s'accompagnent de la construction d'églises, de presbytères, de couvents, marquant ainsi le paysage. Deuxièmement, la médecine se révèle une tactique efficace. Le missionnaire emporte dans sa sacoche des médicaments contre toutes sortes de maux. L'assistance médicale représente une occasion « providentielle » d'obtenir de nouvelles conversions. Bien qu'il ne soit pas médecin, le missionnaire, en tant qu'Européen, représente le savoir médical et c'est à ce titre qu'il est consulté. Apparaît l'image du missionnaire comme guérisseur du corps et de l'esprit. La troisième stratégie mise en place passe par la médiation de l'éducation. Grâce aux écoles et à un orphelinat, les missionnaires accèdent à la jeune génération et espèrent « imprégner d'esprit chrétien les cerveaux des enfants hindous »²³ et créer « une pépinière de chrétiens ».²⁴ Les chanoines, fort d'une longue histoire dans le domaine de l'enseignement à Saint-Maurice, profitent de la relative tranquillité de la région pendant la Seconde Guerre mondiale pour établir un service de qualité reconnu au-delà des frontières indiennes.²⁵ L'école-pensionnat de Kalimpong ouvre ses portes en 1943 pour accueillir des Britanniques et des Indiens qui fuyaient la guerre dans les montagnes, puis dès 1948 elle héberge des enfants de familles influentes de Katmandou, de Lhassa et de Birmanie. De centre d'échange commercial avec le Tibet, cette petite ville des *Hills* devient un centre d'études réputé. En ouvrant des écoles, les missionnaires répondent à une demande locale, la soif de s'instruire.²⁶

La création d'écoles ou de dispensaires entre dans la continuité d'une tradition catholique de solidarité universelle. La charité est un credo largement répandu parmi les ordres religieux et missionnaires de l'Eglise catholique. Il s'agit de prendre soin des nécessiteux. De fait, la mission voit en chaque « païen » un individu à nourrir, à soigner, à éduquer et une âme à sauver. Cela conduit à une

22 Les missionnaires suisses collaborent étroitement avec les Sœurs du Couvent de Saint-Joseph de Cluny, ordre missionnaire féminin d'origine française. Elles deviennent les précieuses auxiliaires des chanoines et restent aujourd'hui très présentes aux côtés des prêtres indiens.

23 Le père Rey, Chronique 1939, in: L'Echo du Sikkim (Jan.-Fév. 1940), p. 1.

24 Mgr Gianora, La jeunesse chrétienne du Sikkim, in: L'Echo du Sikkim (Mars-Avril 1942), pp. 13-14.

25 « Vu la soif de s'instruire de toute une jeunesse dans cette région, il était naturel aussi que nous tenions un pensionnat. Ce genre de travail reste d'ailleurs dans le cadre de nos occupations et ainsi nous reproduisons plus fidèlement le tableau de St-Maurice » dans: Mgr Gianora, Ad instar agaunensium, in: L'Echo du Sikkim (Mars-Avril 1946), p. 10.

26 En 1926, les Britanniques demandent aux Sœurs de Cluny installées à Kolkata d'ouvrir des écoles pour les filles dans les collines du Nord-Est du Bengale. La mère supérieure accepte à la condition d'avoir sur place un prêtre comme chapelain. Elles ouvrent ainsi les portes de Kalimpong aux prêtres des Missions Etrangères de Paris, puis aux pères suisses, qui poursuivent cette œuvre pédagogique.

approche de l'autre qui, certes, dévalorise le non-catholique, condamné à vivre dans les ténèbres de la superstition, mais croit dans la vocation de tous au salut et à la civilisation. Les Indiens sont des frères et sœurs qu'il convient d'aider. Ces interventions «humanitaires» contribuent à créer chez le lecteur un état d'esprit et un réel intérêt pour les malheurs subis dans les pays lointains. En outre, cette attention à la formation favorise la naissance d'une élite et d'un clergé catholique indiens issus des bancs des écoles missionnaires. L'actuel évêque de Darjeeling en fait partie.²⁷ Le clergé indien, qui prend forme dès les premiers temps de la mission, jouera un rôle important dans les transformations que connaît la mission après la Seconde Guerre mondiale. Ce point sera développé dans la seconde partie de cette étude.

Du fromage et des banques!

En plus des stratégies évoquées ci-dessus, la mission du Sikkim se caractérise par la diversité des initiatives à caractère social qu'elle entreprend. Il s'agit de la première forme perceptible de transformation des pratiques missionnaires. Dès janvier 1944, *L'Echo du Sikkim* évoque une nouvelle entreprise – une fromagerie dans l'Himalaya – révolutionnaire à bien des égards.

Le P. Butty, qui est toujours à Pedong en charge des orphelins, vient de commencer une nouvelle industrie afin de trouver de l'argent pour nourrir les enfants: il fait du fromage. Vous en rirez peut-être, mais cela promet d'heureux fruits, des tomes excellentes, et surtout de l'argent bien précieux en ces temps de misères et de famine, alors que le prix du riz et des denrées les plus indispensables est monté démesurément, et que les finances de la mission ont sombré au-dessous de zéro!²⁸

Tout en évoquant les problèmes financiers pour susciter des dons, on met en avant l'esprit d'initiative du père André Butty (1903–1987, né à Estavayer-le-Lac). Sans formation préalable dans le domaine, il explique qu'il a tout dû apprendre «de la vache au fromage». Après des premiers essais, quelques ratés (difficile de faire du fromage avec la chaleur et l'humidité), le succès de son entreprise se fait sentir dans toute l'Inde. La fromagerie diversifie ses produits et offre aussi des chocolats et du lait condensé. Puis, elle se dote d'une ferme, d'une grande étable et de silos. Cela procure du travail aux indigènes, pas seulement des convertis, et développe les activités économiques de la région.

La fromagerie n'est pas la seule entreprise innovante des *Swiss Fathers*. Le père Jean-Marie Brahier (1914–1993) met en place une société coopérative.²⁹ A son arrivée dans les environs de Suruk et Tanyang, petits hameaux en face de Kalimpong, le père Brahier s'indigne des conditions de vie des Lepchas obligés de

27 Lors d'une interview le 28 novembre 2013 à Kalimpong, Mgr Steven Lepcha m'a raconté avoir grandi dans la commune de Suruk, petit hameau en face de Kalimpong. Il est né en décembre 1952, l'année où le père Rouiller s'installait dans le village. Son père, d'origine lepchate, tombe gravement malade et est soigné dans le petit dispensaire de la mission. A la suite de sa guérison, la famille entière se convertit au catholicisme. Steven Lepcha était alors âgé de 7 ans et a été baptisé par le père Rouiller lui-même.

28 Monseigneur Gianora nous écrit, in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1944), p. 6.

29 Cette société est créée avec l'aide du père Benjamin Stolke (1900–1979), un prêtre originaire de Darjeeling, et du père Gustave Rouiller (1908–1992) de Troistorrents.

brader la cardamone, une des principales cultures de la région, et d'emprunter à un taux révoltant au moment des famines: «J'aimerais tant que les Lepchas arrivent à se suffire à eux-mêmes économiquement».³⁰ Pour «libérer les Lepchas», il faut leur procurer du crédit à un taux raisonnable. Il crée donc en novembre 1953 la *Samthar Lepcha Cooperative Multi-Purpose Society*. Rapidement, cette coopérative reçoit les éloges et le soutien des représentants gouvernementaux indiens. Ces initiatives socio-économiques constituent des moyens d'intégration à la vie sociale, bien plus encore que des outils d'évangélisation. Le père Meinard Pittet (1921–1984), de Villars-le-Terroir, explique les répercussions de ce type d'activité pour les missionnaires:

De plus, son activité sociale sera souvent le premier moyen de se faire accepter tant par la population civile que par les autorités. Dans la presque totalité de nos paroisses, le curé est membre très actif de différentes sociétés coopératives qui par la suite ont pris une envergure insoupçonnée au début.³¹

De missionnaires catholiques, les pères Brahier et Rouiller ou Butty accèdent au nouveau statut de bienfaiteurs qui révolutionne leur rapport avec le tissu social local, catholique ou non. Après la guerre, les missionnaires s'appuient sur leur connaissance du contexte et des populations pour étendre leur champ d'action, et la dimension économique n'est plus ignorée. Dans les années 1950, on voit l'apparition d'un nouveau type de missionnaires, agents du développement rural. Ils sont reconnus pour le travail de développement économique et social de la région, d'abord par les habitants, puis par les autorités indiennes qui, dès l'indépendance de l'Inde, encouragent les démarches d'entraide, et ensuite, comme nous le verrons, également par le gouvernement suisse.

Le discours dominant des années 1937–1947 est celui de la conquête des âmes. On remarque que les diverses méthodes de conversion jouent un double rôle: premièrement faire circuler les dogmes catholiques et deuxièmement acquérir le statut privilégié de bienfaiteurs. Après la Seconde Guerre mondiale, qui ébranle le monde entier, on assiste à de nombreuses transformations internes et externes à la mission du Sikkim. Cette période connaît d'une part une révolution des moyens de transport mis à disposition des civils. L'aviation permet de relier l'Asie à l'Europe en un jour, alors qu'il fallait plus d'un mois par voie maritime.³² Ce développement technologique et commercial facilite les allers-retours des missionnaires et désacralise le voyage qui jusqu'alors avait lieu de rupture quasi totale avec la Suisse. L'espace intermédiaire du voyage disparaît des pages du bulletin. D'autre part, en 1947 arrivent à Kalimpong une nouvelle génération de sept missionnaires nés au début des années 1920. Ces jeunes hommes ne partagent pas la logique de conquête mise en place par leurs aînés et l'Eglise catholique

30 L'Echo du Sikkim (Août–Oct. 1954), p. 7. Voir également: Une coopérative Lepchate, lettre du père Brahier, Tanyang 30 juillet 1958, in: L'Echo du Sikkim (Jan.–Fév. 1959), pp. 3–5.

31 Le père Pittet, La vie sociale vue par un curé de Paroisse, in: L'Echo du Sikkim 2 (1967), p. 4.

32 Le premier voyage en avion effectué par un missionnaire de Saint-Maurice a lieu en 1946 déjà. Lorsque le père Schyrr atterrit à Cointin à l'été 1957, il n'avait pas mis le pied sur le sol helvétique depuis quatorze ans. Grâce à l'aviation, les missionnaires se trouvent moins isolés.

jusqu'alors. Quels sont les événements historiques qui entraînent l'abandon d'une stratégie de conquête, et, par conséquent, une transformation du discours sur l'altérité religieuse?

1947–1970 – Indépendance de l'Inde et naissance d'une Eglise indigène

Plusieurs événements internationaux majeurs marquent l'après-guerre, à commencer par l'indépendance de l'Inde, vécue aux premières loges et faisant des missionnaires des témoins privilégiés.³³ Dans les premiers temps qui suivent le 15 août 1947, l'indépendance de l'Inde est reconnue comme un tournant décisif «derrière lequel peut s'ouvrir un épanouissement réjouissant, ou un recul douloureux».³⁴ *L'Echo du Sikkim* annonce fin 1948 que la nouvelle Constitution indienne garantit la liberté de culte, ce qui rassure les lecteurs.³⁵ Aux yeux des éditeurs, l'indépendance est essentiellement perçue comme encourageante pour les missionnaires. Selon eux, elle manifeste une rupture qui disjoint catholicisme et domination étrangère:

Par le départ des anciens maîtres, l'Eglise va perdre son cachet d'importation occidentale et ce sera très bien. Du même coup disparaîtra cette tache qui semble marquer si souvent notre zèle apostolique: le désir d'implanter une domination étrangère.³⁶

L'expression «domination étrangère» met en évidence une prise de conscience et un changement de paradigme. En effet, à l'heure des mouvements de décolonisation à travers le monde, l'Eglise catholique se distancie, parfois se défend, des liens entretenus avec les structures coloniales. Elle change de stratégie et se détache des pouvoirs coloniaux. Dans son ouvrage sur la question, Claude Prudhomme explique que, nées de motivations différentes, mission et colonisation ont coopéré et conflué dans un même discours civilisateur.³⁷ Ce retournement anticolonial en 1947 n'est pas seulement de circonstance; déjà après la Première Guerre mondiale le pape Benoît XV rappelait que le missionnaire est missionnaire du Christ et non de sa patrie.³⁸ En outre, les décolonisations en Asie et en Afrique accélèrent un processus déjà entamé de transformation des stratégies missionnaires passant par un mouvement d'indigénisation et d'autonomisation des Eglises locales. En décembre 1945, le bulletin retransmet l'ordre du Vatican de former un clergé indigène. Or, en 1955, l'entrée de l'Inde est interdite à tout nouveau missionnaire en raison de mesures générales résultant d'un durcissement du Parti du congrès à l'égard des étrangers. La liberté de religion et de prédication reste assurée, mais

33 Notons que ces événements semblent plus présents dans les pages de *L'Echo du Sikkim* que dans les contreforts de l'Himalaya où les impacts politiques de l'indépendance puis de la partition se font moins ressentir que dans les plaines. Au sein de la rédaction, on suit attentivement l'actualité car le public suisse se passionnait pour ces événements majeurs.

34 Editorial de *L'Echo du Sikkim* (Sept.–Oct. 1946), p. 17.

35 *L'Echo du Sikkim* (Nov.–Déc. 1948), p. 50.

36 L'Inde 'majeure', in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1948), p. 2.

37 Claude Prudhomme, *Missions chrétiennes et colonisation XVI^e–XX^e siècle*, Paris 2004, pp. 120–121. Le projet missionnaire de Saint-Maurice acceptait la colonisation comme une condition favorable à la mission, ou du moins ne la contestait pas.

38 Maximum Illud, lettre apostolique du pape Benoît XV, 30 novembre 1919.

cette nouvelle presse la création d'une église majoritairement dirigée par des Indiens.

A Saint-Maurice, on a accusé le coup avec tristesse [...] en songeant aussi combien est injuste de suspecter de je ne sais quels desseins impérialistes des citoyens d'un petit pays comme la Suisse, qui n'en eut jamais à l'égard de personne, d'autant plus que ce pays ne cacha pas sa sympathie à l'Inde lors de la proclamation de son indépendance, et fut même le premier Etat à établir avec elle des liens officiels d'amitié.³⁹

L'éditeur regrette que les missionnaires soient considérés comme des agents des nations capitalistes et colonialistes de l'Occident. La Suisse, qui est le premier pays à avoir signé un traité d'amitié avec l'Inde indépendante,⁴⁰ aurait selon lui dû être lavée de tout soupçon d'impérialisme. Les missionnaires étrangers déjà installés peuvent rester, mais on refuse le visa aux nouveaux arrivants, et des controverses sur le bien-fondé des missions éclatent un peu partout.⁴¹ Par conséquent, il devient impératif de créer un clergé indigène compétent et de remettre la direction des affaires de l'Eglise dans les mains des Indiens. On recrute dans les environs de Kalimpong et ailleurs.⁴² Le 8 août 1962, le pape Jean XXIII érige un nouveau diocèse à Darjeeling, détaché de Kolkata, qui remplace les préfectures apostoliques et nomme le premier évêque indigène, Mgr Eric Benjamin.⁴³ Cette étape, préparée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, marque pour les missionnaires le passage d'une terre de mission à celui d'un territoire où «l'église locale naissante devient adulte et autonome».⁴⁴ Cette transition est très importante puisque à partir de cette date, les missionnaires suisses travaillent au sein de l'église locale et sous les ordres d'un Indien. Cette décision affirme la capacité des indigènes à assumer des responsabilités, ce qui n'allait pas de soi à l'époque. Cette étape décisive met fin au système missionnaire classique. Elle supprime la

39 Les progrès du catholicisme seront-ils définitivement compromis aux Indes?, éditorial du chanoine Louis Poncet in: *L'Echo du Sikkim* (Juil.–Oct. 1955), p. 26.

40 Bernard Imhasly (ed.), *Friendship in Diversity: Sixty Years of Indo-Swiss Relations*, Hyderabad 2008.

41 Voir: Sebastian C. H. Kim, *In Search of Identity. Debates on Religious Conversion in India*, New Delhi 2003. Cet ouvrage expose les controverses qui ont composé les années 1950 en Inde à propos du statut des missionnaires chrétiens. Il fait entre autres mention de l'enquête menée par l'Etat du Madhya Pradesh (Niyogi Report) dont se font l'écho les missionnaires: Le père Vergères, Une commission d'enquête, in: *L'Echo du Sikkim* (Mai–Août 1958), p. 38.

42 Le père Emmanuel Gex-Collet (1921–2002, originaire de Morgins) parcourt alors le Sud de l'Inde en quête de vocations pour prendre la relève. Enfin, en janvier 1956, la mission assiste à la première messe du père René Singh, ancien orphelin sous la protection des missionnaires et premier prêtre népalais de la mission. Voir: *L'Echo du Sikkim* (Mars–Avril 1956). Notons que la création d'un clergé indigène faisait partie des objectifs initiaux. Dès avril 1938, *L'Echo du Sikkim* fait mention d'un jeune Lepcha, Léonard Molomoo, candidat au sacerdoce.

43 Le développement économique et social de l'Inde, l'évolution des idées, réclamaient un ajustement dans la structure des diocèses. Et c'est ainsi que les quatre évêques récemment nommés sont tous des indigènes, in: *L'Echo du Sikkim* (Oct. 1962), p. 4.

44 «Mgr Gianora s'est effacé pour qu'un de ces frères indiens prenne la relève» dans: Vatican: Acte du Saint-Siège, in: *L'Echo du Sikkim* (Oct. 1962), pp. 2–3.

distinction entre pays de chrétienté et pays de mission. Plus globalement, elle met en lumière un déplacement du pouvoir, dont le centre n'est plus la vieille Europe.

Dans *L'Echo du Sikkim*, la mise en place d'une église locale s'accompagne d'un décentrement culturel plus large permettant une relecture du rôle du christianisme. Lors de la Conférence des prêtres pour les diocèses du Nord de l'Inde (21–26 mai 1957), le missionnaire Pittet explique qu'il faut «présenter l'Évangile et l'Église sous un aspect tel que, étant convertis à la nouvelle religion, nos gens se sentent parfaitement chrétiens en même temps que cent pour cent Indiens». ⁴⁵ Il ne s'agit pas seulement de transporter un modèle de chrétienté européenne à reproduire tel quel sur une nouvelle terre. Il faut reconnaître l'altérité indienne, la respecter et composer avec. Cette nouvelle église doit être entièrement indienne. Cela requiert des adaptations à plusieurs niveaux. Cette notion d'adaptation ou d'accommodation, développée par les missions jésuites dès le XVII^e siècle, est remise au goût du jour sous le concept d'inculturation. ⁴⁶ Cela passe par une liturgie dans la langue du pays sur fond de musique indienne, par un art religieux local, avec des images aux traits et aux costumes indiens. Lors d'une conférence donnée à Sion, le père Martin Rey (1907–1998), de Chermignon, développe cette idée en expliquant qu'il s'agit de faire preuve d'ouverture pour ne plus donner l'impression d'être des émissaires coloniaux:

Annoncer le vrai Dieu et le salut par le seul Sauveur Jésus-Christ. Mais une fois ces points essentiels sauvegardés, le missionnaire doit éviter de montrer l'Église comme une organisation occidentale ou une affaire de Blancs, surtout dans les temps modernes de l'anti-colonialisme. Nous devons «habiller» l'Église d'après le style et la mode du pays que nous évangélisons. Pour cela, les missionnaires doivent avoir cette souplesse et cet esprit de finesse pour adapter la doctrine chrétienne à l'imagination, au génie de chaque pays. ⁴⁷

De fait, il est demandé aux missionnaires de faire preuve d'un décentrement culturel et de créativité. Les arts servent ce principe d'inculturation et permettent un habillage à l'indienne. Les missionnaires de Saint-Maurice bâtissent plusieurs églises sur le modèle de *gumpa*, c'est-à-dire de temple bouddhiste. La première, l'église Sainte-Thérèse de Kalimpong, est érigée en 1951 déjà (Fig. 4 à 6).

45 *L'Echo du Sikkim* (Sept.–Oct. 1957), p. 30.

46 En Asie, François-Xavier, Matteo Ricci et Roberto Nobili sont célébrés comme les pionniers de la méthode d'accommodation qui donnera lieu aux querelles des rites malabars et chinois. A ce sujet, voir les travaux de: Ines G. Zupanov, *Le repli du religieux. Les missionnaires jésuites du XVII^e siècle entre la théologie chrétienne et une éthique païenne*, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 51/n°6 (1996), pp. 1201–1223. «Inculturation» est un terme de missiologie catholique qui apparaît au milieu des années 1970. Voir: Charles Baladier, *Inculturation*, in: *Encyclopædia Universalis* [en ligne], www.universalis.fr/encyclopedie/inculturation (consultée le 8 octobre 2014).

47 «Questions de races et de cultures» conférence du père Rey au Centre d'information laïque missionnaire de Sion, in: *L'Echo du Sikkim* (Sept.–Oct. 1960), p. 38.

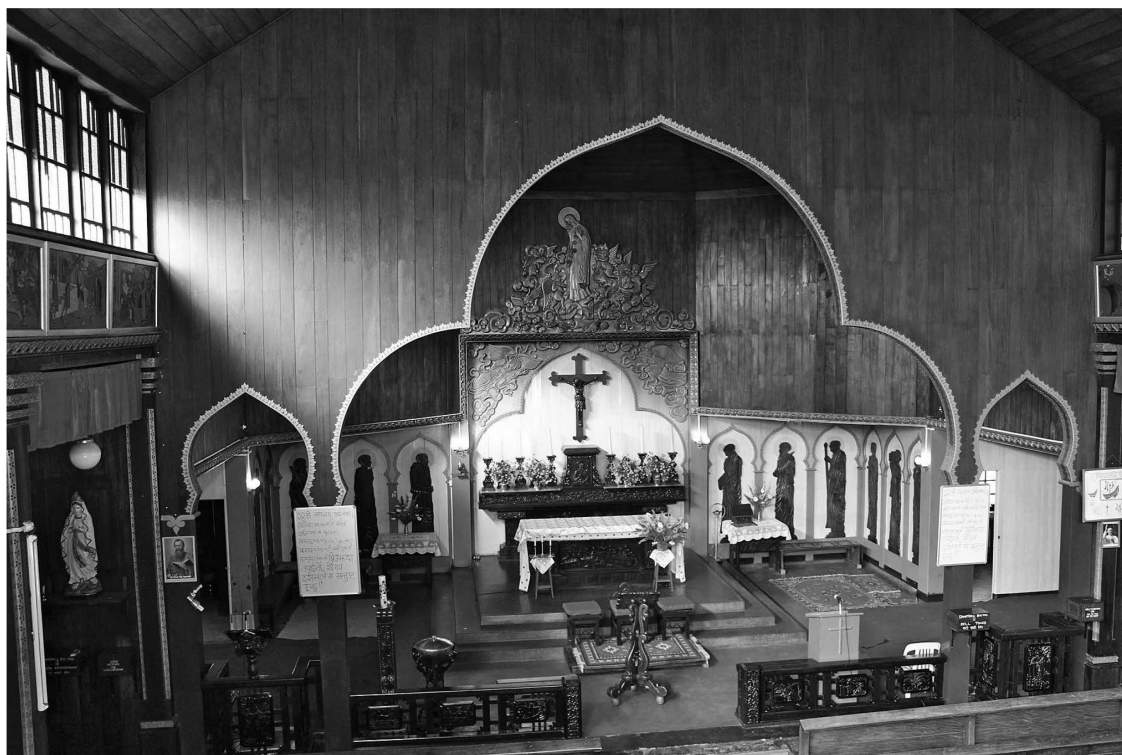


Figure 4. Intérieur de l'église Sainte-Thérèse de Kalimpong. Photographie prise en novembre 2013. © F. Guex.



Figure 5. Autel en bois sculpté, dans l'église Sainte-Thérèse de Kalimpong, figurant la cène. Le Christ et les apôtres sont représentés sous les traits de lamas buvant du thé. Photographie prise en novembre 2013. © F. Guex.



Figure 6. Extérieur de l'église Sainte-Thérèse de Kalimpong à la sortie de la messe. Photographie prise en novembre 2013. © F. Guex.



Figure 7. Peinture murale de l'église Marie Mère de Dieu à Kalimpong, représentant la Vierge assise en tailleur sur un lotus, portant un sari et flottant au-dessus de la Cité vaticane, de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, et de l'église Sainte-Thérèse de Kalimpong. Photographie prise en novembre 2013. © F. Guex.

Dans ces églises particulières, on trouve des sculptures montrant les apôtres sous la forme de lamas bouddhistes ou encore des peintures de la Vierge Marie assise en lotus et vêtue d'un sari (Fig. 7). Même s'il existe des exemples antérieurs de ce type de métissage de l'art chrétien, ces églises sont uniques dans la région et ces images insolites attirent encore touristes et indigènes. Elles inaugurent une tentative de dialogue des cultures et des religions. Ce sont les signes visibles de transformations dans l'air du temps et d'un nouveau rapport à l'altérité marqué par un plus grand souci de respect de l'autre, y compris des non-chrétiens. Dans sa conférence donnée à Sion en 1960, le père Rey revient sur la notion de race, en expliquant que, pour le missionnaire, toutes les races sont créées par le même Dieu et donc méritent le même intérêt de la part de l'Eglise catholique.

Tous les hommes ont des droits égaux; droit à la liberté et à une vie heureuse, droit à l'Evangile et au salut de la vie bienheureuse immortelle, droit à la terre et à la justice, et en conséquence devoir pour ceux qui ont le pouvoir de le faire, de réaliser ces droits. Le missionnaire est un homme – cléricale ou laïc – qui est choisi et envoyé par l'Eglise vers les païens et les peuples sous-développés pour les aider à obtenir ces droits: de là découlent l'importance et la noblesse de sa vocation.⁴⁸

A ses yeux, la vocation du missionnaire est d'aider et d'accompagner les indigènes dans un processus de libération (de toute domination). Il n'est plus fait mention de les convertir. Il s'agit de les aider à obtenir le respect de leurs droits fondamentaux. Le discours religieux sur la conquête des âmes disparaît au profit de celui du respect des droits humains.

Vers l'humanitaire

Dans le contexte de la guerre froide et de la montée du communisme, l'invasion du Tibet par la Chine, la fuite du dalaï-lama en 1959 et l'arrivée de nombreux réfugiés dans la région de Kalimpong marquent une transition dans l'histoire de la mission de Saint-Maurice. Alors que l'indépendance de l'Inde avait été vécue sur place avec une distance et une prudence relative, la mission se trouve cette fois-ci plongée au cœur de l'actualité. De nombreux récits, accompagnés de photographies, décrivent les misères des réfugiés et les conditions précaires de leur arrivée et accueil en Inde. Rapidement se mettent en place des structures d'aide soutenues par les missionnaires, parmi lesquelles des associations suisses pour les enfants tibétains, dont *L'Echo du Sikkim* se fait le porte-parole. Cette expérience ouvre la voie à l'usage de l'expression d'«aide humanitaire» et «aide au développement» dans le cadre de la mission.⁴⁹ C'est à cette époque qu'émerge le concept de tiers monde, expression lancée en 1952 par Alfred Sauvy et Georges Balandier.

A partir de 1960, *L'Echo du Sikkim* mentionne de manière récurrente la faim et la pauvreté dans le monde. On voit se multiplier la publication d'articles sur «[l]a faim et la misère en Extrême-Orient»⁵⁰ et des statistiques du type de celle-

48 *Ibid.*, pp. 34–35.

49 Voir par exemple: Entretien avec le P. Rey sur les réfugiés du Tibet, in: *L'Echo du Sikkim* (Avril–Mai 1960), p. 15; Réfugiés, par Renulina, institutrice à l'école St. Georges à Pedong, traduit par le père Rey, in: *L'Echo du Sikkim* (Oct. 1961), pp. 31–33.

50 Article de Mme Kronschnabl, médecin missionnaire près de Bombay, in: *L'Echo du Sikkim* (Déc. 1961), pp. 43–45.

ci: «450 millions d'habitants dont 80% sont sous-alimentés». ⁵¹ Cela est surtout le fait de la rédaction basée en Suisse, et non directement des missionnaires, qui semblent plus critiques sur la question du «misérabilisme» et plus proches de la réalité quotidienne des populations des *Hills*. ⁵² Il s'agit d'un phénomène occidental plus large, reproduit par *L'Echo du Sikkim*. Les éditeurs font référence à un discours d'ensemble sur l'Inde et non une connaissance locale comme celle des missionnaires. La fin du colonialisme, l'indépendance de l'Inde et la mise en place de relations d'entraide (où le Nord enseigne au Sud) sont des éléments contextuels caractéristiques de cette période. En effet, «le nouveau nom de la paix est le développement», comme l'annonce le slogan de l'Action de Carême de 1968. ⁵³ Les termes «développement», «développé» ou «sous-développé» apparaissent presque dans chaque numéro de *L'Echo du Sikkim*. En 1960, la rédaction de Saint-Maurice fait le choix de reproduire dans ses colonnes l'article d'un coopérant suisse sur l'aspect humanitaire du travail des missionnaires au Sikkim:

Parmi les Suisses qui aident déjà à développer ce pays, on compte plusieurs missionnaires, à savoir notamment les chanoines réguliers de règle augustinienne de l'Abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune, desquels nous tenons ces renseignements. L'un de ceux-ci, Mgr Gianora, est préfet apostolique à Kalimpong depuis 1937 et prend soin du nouveau clergé indigène ou indien; les missionnaires traduisent les livres sacrés en népalais, et construisent des églises et abbayes d'un style local remarquable. Mais la christianisation est d'autant plus difficile dans les classes moyennes et supérieures qu'elle devient plus facile dans les classes inférieures, parmi les orphelins, les abandonnés et les Lepchas. Les œuvres sociales faisant défaut, et ventre affamé n'ayant point d'oreilles, comme l'a déjà remarqué le théologien dominicain Thomas d'Aquin au XIII^e siècle, les missions doivent pourvoir à tout. Celle de Saint-Maurice n'est pas restée inactive: lycée Saint-Augustin (à Kalimpong), dispensaires (à Git, etc.), orphelinats (à Kalimpong et Pedong), et d'autres écoles. Son initiative la plus remarquable est la Société coopérative lepchate d'exploitation et de vente agricoles à Suruk, créée en 1953, sous le contrôle de l'administration indienne. Cette coopérative permet à ses affiliés de remplacer la mendicité et les emprunts individuels par des prêts sans intérêt de la société, en espèces ou en nature, d'acquérir du bon bétail et de l'outillage, de cultiver rationnellement la terre, et d'en vendre avantageusement les produits à Calcutta. Cette réalisation, la plus intéressante aux yeux de syndicalistes, est une étape sur la voie universelle de l'exploitation collective de terres individuelles, terme vers lequel convergent les économies indienne, yougoslave, soviétique, et où l'on attend même les économies chinoise et occidentale, puisque, pour lutter contre la famine mondiale, il faudra bien se résoudre à cette rationalisation ménageant l'intérêt personnel. Voilà le tableau d'un pays bigarré et sous-développé, mais gai et accueillant qui, à quelques siècles près,

51 Editorial de *L'Echo du Sikkim* (Jan. 1965), p. 1.

52 Voir: L'Eglise à l'écoute des pauvres, in: *L'Echo du Sikkim* (Mars–Avril 1966), pp. 2–4.

53 Editorial de *L'Echo du Sikkim* 1 (1968), p. 1.

doit nous rappeler celui de nos vallées d'Uri et de la Léventine sur la route du Gothard.⁵⁴

Après une brève mention de la christianisation de la région, l'auteur met en perspective le travail des missionnaires au Sikkim et insiste sur l'aspect social et économique, donnant une grande place à la coopérative du père Brahier qui a pris de l'ampleur grâce aux fonds de la Coopération technique suisse. En effet, avec cette aide, le père Brahier a installé un téléphérique pour rallier les deux rives de la Tista, rivière qui sépare la subdivision de Kalimpong en deux, et offrir aux villageois de Suruk un accès plus aisé à la route principale. Il a également développé une exploitation forestière et une ferme coopérative, véritable centre d'expérimentation en agronomie, comprenant un élevage et même une pisciculture. Cette description faite par un coopérant suisse énumère les outils de lutte contre la famine et de développement économique entrepris par la mission. Derrière la reproduction de cet article, il y a un choix conscient de la part des éditeurs qui cherchent à donner une nouvelle image de la mission à son lectorat. À partir des années 1970, la couverture du bulletin missionnaire (Fig. 3) est remplacée par des photographies couleurs d'enfants ou de paysages du Sikkim. La croix s'éclipse au profit d'images plus modernes, en couleur, accentuant la beauté du Sikkim et de ses habitants. Dans son ensemble, le contenu rédactionnel de *L'Echo du Sikkim* reflète un glissement d'un religieux omniprésent à un amalgame d'intérêts séculiers. Le religieux ne disparaît pas, il se dilue. L'ethnographie prend le pas sur les récits de conversion. On s'intéresse à la culture de la cardamome ou à la réforme du système scolaire indien. Le sorcier lepcha n'est plus un suppôt du diable, mais le détenteur d'une tradition en train de disparaître et on rend visite aux lamas et aux brahmanes avec une curiosité renouvelée par l'arrivée de jeunes missionnaires, comme le père Gex-Collet:

Un jour, nous allons visiter le lama, sur son invitation. Il n'est pas de la haute classe hiérarchique, car il est marié. L'un de ses compères vit comme nous en célibataire. Nous pouvons entrer les bouddhistes n'ayant pas de caste. Madame nous sert du thé assez bon. Le lama s'intéresse à notre religion, demande des explications. [...] Là-dessus avec bonnes grâces, il nous a conduits à la Gumpa que je voulais voir. Des bouddhas tant et plus, de quoi finir de remplir toutes les armoires de la bibliothèque de l'abbatiale, des bouquins, des lampes, un autel à encens, une croix approchant de la croix gammée, etc. [...] Ils sont au fond respectables, car beaucoup sont sincères et ils ont un sentiment religieux qui pénètre chacune de leurs actions bien plus profondément que chez les Européens. Et l'on rentre au presbytère en remontant et en descendant les pentes des collines. On remarque tout de suite qu'ici tout est à faire au point de vue social. [...] Les haillons de beaucoup, la nudité et la crasse des enfants vous peinent. Il y a une pauvreté que je ne soupçonnais pas [...] Que de travail à faire! Notre tâche de missionnaires est immense.⁵⁵

54 «Sikkim, pays sous-développé», article de Maître Ch. Roth, avocat-conseil à Berne, paru dans le n°22 de *Services publics* et reproduit dans *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Mars 1960), p. 8.

55 Le père Gex-Collet, Une journée à Maria-Basti, in: *L'Echo du Sikkim* (Jan.–Fév. 1949), pp. 5–7.

Dans cet exemple, le regard sur les représentants d'autres religions s'est considérablement transformé. Plus de superstitions, d'idolâtries et de diable. Au contraire, on collectionne les objets bouddhistes dans les armoires de Saint-Maurice et on reconnaît la sincérité des lamas et des brahmanes. En outre, les objectifs de conversion passent au second plan face aux préoccupations humanitaires, à «la nudité et à la crasse des enfants». Le devoir de charité et de solidarité, qui a toujours été présent au sein des missions, se retrouve au premier plan. *L'Echo du Sikkim* demande de l'aide matérielle pour les victimes d'éboulement de terrain, de la lèpre ou encore de la crise tibétaine, mais cesse les plaintes sur les mauvais chiffres des conversions. Cette obsession de faire des nouveaux baptisés tend à disparaître, ou du moins on n'affiche plus un prosélytisme ostentatoire. En plus de l'usage de nouvelles images et de nouvelles expressions comme «l'aide au développement», on constate l'apparition de nouveaux acteurs sur le terrain: les coopérants suisses. Des échanges se nouent lors de leurs courts séjours sur les lieux pour assister à la mise en place du téléphérique du père Brahier au-dessus de la Tista, ou pour examiner la rentabilité des projets développementaux de la mission. En 1965, la Coopération technique suisse à l'étranger accorde à la fromagerie du père Butty, la *Swiss Welfare Dairy*, une somme qui lui permet de se procurer une jeep et d'acquérir un outillage technique moderne.⁵⁶ *L'Echo du Sikkim* publie un extrait du rapport de M. Mentha, délégué du Conseil fédéral après sa visite de cette ferme.⁵⁷ L'ingéniosité du père Butty y est mise en évidence ainsi que l'absence de lien entre la mission apostolique et l'entreprise de la ferme puisqu'on apprend que 50% des travailleurs sont «hindous». Notons tout de même que les désignations utilisées par M. Mentha demeurent basées sur des étiquettes religieuses. Ce projet qui dans un premier temps cherche à nourrir des orphelins devient une œuvre sociale complète.⁵⁸ Ces subventions marquent une certaine reconnaissance officielle de la part du gouvernement suisse. Lors d'une conférence de presse des missions catholiques et protestantes rapportée par *L'Echo du Sikkim* de décembre 1964, les interlocuteurs présents, dont l'ambassadeur et haut-commissaire pour les réfugiés Auguste R. Lindt, s'exprimaient sur le rôle clé joué par les missions:

Les services de la Coopération technique, avec le réalisme qui les caractérise, ont trouvé dans l'effort des missions un cadre d'action. Non seulement ces missions sont depuis longtemps dans le pays, en parlant la langue et en connaissant les carences et les ressources, mais toujours elles y ont agi avec désintéressement et un sens de l'épargne imposé par la pauvreté de leurs moyens financiers. – Comme l'a dit le délégué fédéral, «un projet présenté par les missionnaires est un gage de sécurité, l'assurance que la subvention sera utilisée au mieux».⁵⁹

56 Le père Gressot, Un tournant décisif dans l'histoire de la Mission du Sikkim. Les missionnaires bénéficient des secours de l'aide suisse au Tiers-monde, in: *L'Echo du Sikkim* (Juin 1965), p. 2

57 Voir: M. Mentha, Ferme coopérative de Kalimpong, in: *L'Echo du Sikkim* (Juin 1965), pp. 7–10.

58 «Tout ce travail afin d'aider nos pauvres gens à élever leur niveau matériel, en un mot faire une action sociale. Avec le développement de la ferme nous avons réussi par deux fois à améliorer les salaires», nous dit le père Butty dans: *Expériences himalayennes*, in: *L'Echo du Sikkim* (Fév. 1962), p. 6.

59 L'ambassadeur Lindt, délégué à la coopération technique, se félicite du travail missionnaire, in: *L'Echo du Sikkim* (Déc. 1964), p. 4.

Dans les années 1960, les missions sont devenues des «cadres d'action» de la Coopération technique suisse.⁶⁰ Comme l'énonce l'ambassadeur Lindt, les missionnaires ont la connaissance et l'expérience nécessaire pour devenir d'excellents artisans du développement. Ce discours officiel et cette reconnaissance de leur travail par un délégué fédéral valident et entérinent le changement de stratégie des missionnaires. Cette approche d'assistance, caractéristique d'une nouvelle relation aux anciens pays colonisés, visible dans *L'Echo du Sikkim*, guide le regard des missionnaires sur leur propre action en Inde. Le père Rey écrit à la suite d'une réunion de la Coopération technique aux pays sous-développés à Berne:

Cela n'empêche pas les deux organisations du Vatican et du Concile des Eglises de coopérer entre elles et d'user de tout leur potentiel pour aider les pays pauvres et sous-développés. Cette réunion nous laissa une impression d'optimisme. *L'ère du colonialisme est révolue; l'ère de la solidarité commence.* Ce souci qui existait toujours dans l'Eglise de porter ce message de vérité et de charité jusqu'aux extrémités de la terre, est entré dans la conscience de nos dirigeants et leur ouvre des perspectives de générosité, qui, une fois accomplies, donneront à la Suisse une place d'honneur devant Dieu et le monde entier.⁶¹

On assiste à un changement de paradigme, le passage entre deux ères observé par le père Rey. Il relève le rôle de précurseurs, voire de guides, joué par les missionnaires et indique qu'aujourd'hui les questions d'aide au développement concernent tous les Etats. La Suisse joue un rôle clé dans ce nouveau domaine. Apparaissent de nouveaux réseaux de solidarité, avec l'exemple de la Coopération technique suisse, et aussi une nouvelle hiérarchisation des objectifs missionnaires. La mission devient le point de départ de l'aide au développement, l'objectif central et non plus un simple complément à la mission.

Conclusion

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et de l'indépendance de l'Inde, on assiste à une période de crise généralisée et de remise en question à la fois politique, intellectuelle et éthique. La guerre modifie l'échiquier mondial et oblige les Européens à questionner leurs pratiques et leur regard sur le reste du monde. Les relations d'aide remplacent le rapport colonial et changent les stratégies des missionnaires tant sur place qu'au niveau de l'image qu'ils transmettent à leurs lecteurs suisses. Avec le concile Vatican II (1962–1965), la crise de conscience de l'Eglise est portée sur la place publique, ce qui l'oblige à repenser entièrement son rapport aux autres religions et le rôle de la mission.

Nous réalisons maintenant que la perméabilité des religions non chrétiennes aux valeurs que nous professons dépend de notre propre perméabilité à leurs

60 Sur les liens entre mission, aide au développement et économie suisse, voir: Thomas David et Bouda Etemad, Un impérialisme suisse? Introduction, in: *Traverse: Zeitschrift für Geschichte* (1998), pp. 7–27, et Albert Wirz, Die humanitäre Schweiz im Spannungsfeld zwischen Philanthropie und Kolonialismus: Gustave Moynier, Afrika und das IKRK, in: *Traverse: Zeitschrift für Geschichte* (1998), pp. 95–111.

61 Le père Rey, L'aide suisse aux pays sous-développés, in: *L'Echo du Sikkim* (1968), p. 8. Je mets en italique.

valeurs spirituelles, morales et culturelles; que nous ne convertirons les autres qu'après nous être convertis nous-mêmes et que le message évangélique ne pénétrera dans l'hindouisme que dans la mesure où il sera vécu parmi nous avec la même générosité, le même sens absolu dont témoignent les dévots de l'hindouisme.⁶²

Les missionnaires font un pas net en direction d'une ouverture et de nouvelles relations aux mondes extra-européens placés sous le signe de la coopération et du dialogue. Le concile Vatican II donne de nouvelles directives dans son décret sur l'activité missionnaire. Le *Nostra aetate* déclare qu'il ne faut pas rejeter ce qui est vrai et saint dans les autres religions, ouvrant ainsi la porte à de nombreuses initiatives de dialogue interreligieux.⁶³ A l'heure de l'œcuménisme, entériné par le Concile Vatican II, il devient nécessaire de prendre ses distances avec un prosélytisme jugé dépassé. Les maîtres-mots de cette nouvelle génération de missionnaires seront l'aide au développement et le dialogue interreligieux. Ce changement de paradigme, la transformation du rapport à l'autre, est visible à plusieurs niveaux dans l'exemple de la mission du Sikkim: au niveau institutionnel avec l'accès de prêtres indigènes à des postes à responsabilité; au niveau des représentations tant visuelles que discursives, à destination du public suisse avec l'introduction de l'aide au développement, et du public indien au travers des arts. La crise tibétaine du début des années 1960 est le moment central de cette transformation et l'élément qui rend cette petite mission helvétique unique. Finalement, l'exemple de la mission du Sikkim met en lumière que la mission religieuse n'a pas seulement été une entreprise de conversion mettant à profit la prétendue supériorité occidentale. Comme le montre Claude Prudhomme, «elle a été le lieu d'une relecture du christianisme et l'expérience d'un décentrement».⁶⁴ C'est dans le va-et-vient entre l'Inde et l'Europe que se transforme le rapport à l'autre.

62 Un christianisme qui s'intègre à une grande civilisation, éditorial de *L'Echo du Sikkim* (Oct. 1966), p. 2

63 «L'Eglise exhorte ses fils pour que par des colloques et une collaboration avec les fidèles des autres religions, tout en respectant l'intégrité de la foi catholique, ils observent et fassent progresser les biens spirituels et moraux et les valeurs socio-culturelles qu'on trouve dans ces religions», in: *L'Echo du Sikkim* (Avril 1965), p. 5.

64 *Ibid.*, p. 165.